

Brest, Firmin et Kerlor n'auraient que quelques kilomètres à franchir pour rentrer à Kerlor.

La jeune femme éprouva le besoin d'être seule, rien ne poussant à la rêverie comme la contemplation de la mer.

Elle fut servie à souhait, car son mari, après les premiers tours de l'hélice, déclara qu'il se retirait dans sa cabine pour y compiler ses notes de voyage.

Ensuite, il se proposait de causer avec les officiers du bord.

Il voulait leur apprendre qu'ils avaient l'honneur de transporter un passager de première marque nommé Firmin de Saint-Hyrieix, futur ambassadeur ; cela lui paraissait indispensable.

Il condescendrait ensuite jusqu'à s'entretenir avec eux de ses hautes relations internationales.

Enfin il leur ferait de savantes conférences sur le rôle de la France à l'étranger au triple point de vue politique, économique et social.

La gloriole du mari fit sourire la femme, qui allait jouir de la tranquillité désirée.

Firmin, après avoir dit à Mme de Saint-Hyrieix qu'ils se retrouveraient dans le salon de première classe, s'engagea dans l'escalier qui conduisait à l'entrepont.

Au fond, il faut ajouter que Firmin ne se sentait pas très à son aise par le roulis et le tangage qui se dessinaient déjà, bien que la mer fût calme.

Il ne voulait pas se trouver en état d'infériorité vis-à-vis de sa femme, qui était d'une famille de marins et qui n'éprouvait aucune gêne.

Toujours pompeux et décoratif, le diplomate craignait de compromettre sa dignité, s'il laissait voir ses inquiétudes physiques.

Le soleil venait de se coucher ; la température était délicieuse.

Carmen vint à l'avant aspirer les bouffées violentes d'air salé dont la brise marine fouettait son visage.

Accoudée sur le bastingage, l'œil perdu dans l'immensité de l'horizon verdâtre qui l'enveloppait, elle songeait.

Tout d'abord ses pensées furent imprécises ; elles flottaient capricieusement comme ces nuages légers, qui l'entouraient et se dispersaient après avoir assisté en courtisans au coucher de l'astre royal, dont le dernier vestige venait de s'enfoncer dans l'eau et dont les rayons, si flamboyants tout à l'heure, pâlissaient à la surface des eaux.

A ce moment, elle aperçut, à l'autre bout du pont, Robert d'Alboize le regard perdu, lui aussi, sur le vaste Océan. A bord d'un navire, on se retrouve vite : Robert ne tarda pas à découvrir Carmen.

—Comment vous trouvez-vous sur ce navire ? lui dit-elle.

Il répondit :

—L'ordre que je prévoyais est arrivé.... Je me suis souvenu de ce que m'avait dit M. de Saint-Hyrieix.... J'ai voulu faire le voyage avec vous.... Il n'y avait pas une minute à perdre.... Je suis arrivé juste au moment où le navire levait l'ancre.... Je vous cherchais, vous et votre mari, pour vous serrer la main.... Mais voici M. de Saint-Hyrieix : je cours à lui.

Robert d'Alboize se retira.

.....

Le *Prins-Hendrik* avait franchi le Pas de Calais, et traversait la Manche, avant d'entrer dans l'Océan.

Le voyage continuait à être plein de ravissements.

La saison était délicieuse, la mer douce, la navigation sans incidents notables.

Au jour naissant, de tous côtés émergeaient de l'eau des îles verdoyantes.

Au loin, on apercevait distinctement, avec une lorgnette, les côtes de France.

A chaque instant, on rencontrait quelque paquebot, quelque voilier ou d'humbles barques de pêcheurs.

Ces parages sont très fréquentés.

Un passager, qui se piquait d'esprit, déclarait que cela lui rappelait le boulevard Montmartre.

Le *Prins-Hendrik* venait au large de doubler l'île de Batz.

—Nous serons arrivés demain de bonne heure, capitaine ? avait demandé Robert.

L'officier de mer avait répondu à son collègue :

—Nous entrerons dans la rade de Brest vers huit heures.... Nous y serions certainement arrivés trois heures plus tôt, si le brouillard qui se lève ne nous obligeait à retarder notre marche.

—Oui ; car avec la multitude de navires que nous croisons, il faut toujours prévoir un abordage.

Le capitaine hollandais répliqua d'un ton dégagé :

—Bah ! avec de la prudence, il n'y a rien à redouter.... Voilà vingt-cinq ans que je navigue et j'attends mon premier naufrage.

—Je souhaite que vous l'attendiez toujours, répondit Robert, qui n'avait pas l'ombre d'une appréhension.

—D'ailleurs, continua le compatriote du grand amiral Ruyter, toutes les précautions sont prises pour que les passagers qui nous

donneront le regret de les laisser à Brest dorment en paix leur dernière nuit à mon bord.

Le commandant se rendit sur la dunette.

—Eh bien ! fit Saint-Hyrieix, qui arriva sur le pont, nous approchons ?

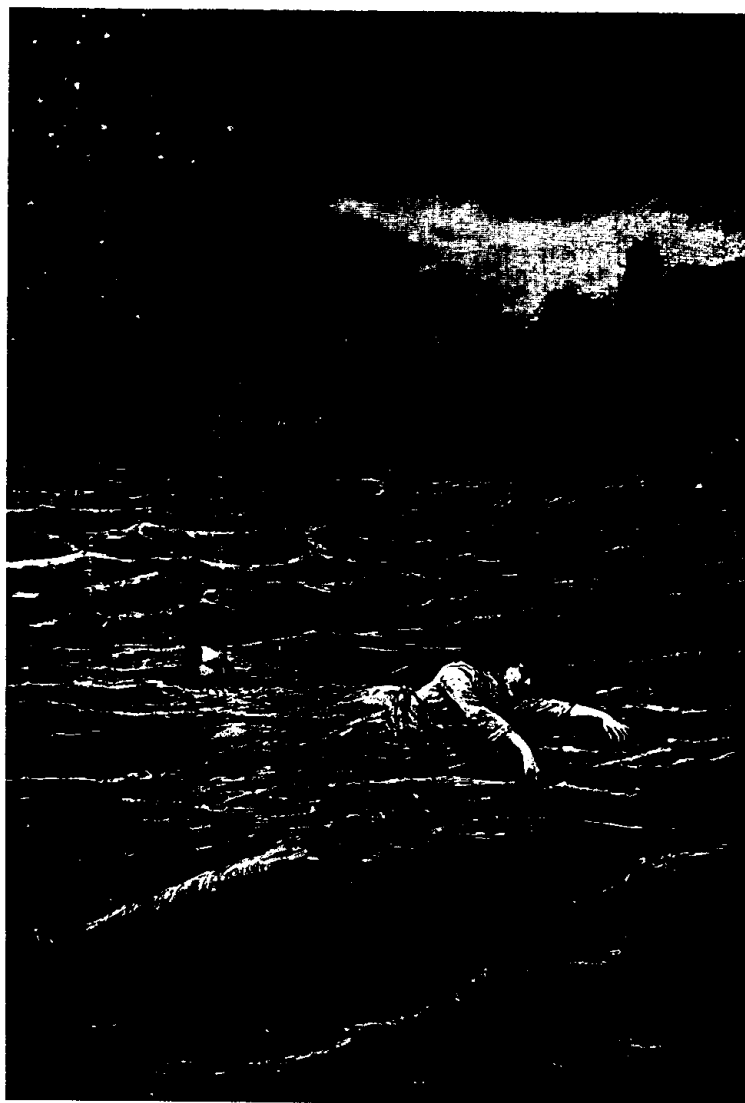
Robert d'Alboize répéta au diplomate les paroles du commandant.

Quelques heures après son embarquement, M. de Saint-Hyrieix, en consultant le livre du bord, était tombé des nues en lisant le nom du capitaine Robert d'Alboize.

Firmin avait été enchanté ; tout de suite, il avait été prévenir sa femme.

Ce soir-là, après le dîner, une longue conversation s'engagea entre les passagers restés au salon. Le diplomate se montra plus particulièrement éloquent. Il dissertait sur la traite des nègres. Les lecteurs nous permettront de ne pas nous étendre autant que lui sur ce sujet.

Chaque passager, après s'être mutuellement souhaité le bonsoir, reprit le chemin de sa cabine.



Ensuite, elle comprit qu'elle flottait sur les vagues. — Page 734, col. 2

Le *Prins-Hendrik*, malgré le voile opaque qui commençait à l'envelopper suivant les prévisions du commandant, filait allègrement ses douze nœuds à l'heure.

Il portait à son mât de misaine, ou d'avant, un feu blanc, dont le rayonnement uniforme et non interrompu était visible à plus de cinq milles.

Selon les règlements, un feu vert brillait, énorme, à tribord, et un feu rouge à bâbord.

De plus, et contrairement alors aux affirmations du capitaine batave, au grand dommage des oreilles des passagers, dont le sommeil en souffrait péniblement, un coup de sifflet à vapeur, strident et interminable, déchirait les airs toutes les cinq minutes, régulièrement, selon les prescriptions légales du code maritime international.

L'officier de quart était naturellement à son poste, s'efforçant de scruter de son œil expérimenté les profondeurs du brouillard.

Robert d'Alboize, quand il avait serré les mains de Carmen et de Firmin, ne s'était pas rendu dans sa cabine, il était monté sur le pont, où il était sûr de ne rencontrer que les hommes de service.

Le jeune officier fumait un cigare, se promenant de long en large,